morale des idées et des sentiments, mais ils se soucient peu du fond même des idées et des sentiments. Ils redoutent extrêmement qu'on les accuse de moraliser et de prêcher. Ils ont sur ce point de singulières pudeurs. Ils font profession d'ignorer l'âme humaine. Le bien et le mal leur sont indifférents aussi bien que le vrai et le faux. La vertu n'est pas pittoresque. Elle est vieille, rébarbative, bourgeoise, et d'aspect peu plaisant. Elle prête tout au plus à la raillerie. Le bon sens aussi est l'ennemi mortel de la fantaisie. Les grimaces et les gambades des masques, les inventions et les fantasmagories des cerveaux brûlés d'opium, les évocations de libertinage raffiné leur sont une plus commode matière que les jeux ordinaires des passions humaines, et les vivantes comédies du monde réel. Dans un *Rapport sur les progrès des lettres*, écrit pour l'exposition universelle de 1867, M. Paul Féval, choisi pour parler du roman et de ses bienfaits, expliquait que le romancier était l'historien des âmes et l'instituteur des foules. Théophile Gautier, à qui, dans le rapport susdit, était échu le département de la poésie, dut sourire de la naïveté de son confrère et collaborateur et des intentions profondes prêtées en gros aux faiseurs de romans. Pour son compte, il est bien certain qu'il ne se piqua jamais d'apprendre rien à personne, ni l'histoire ni la morale. Il ne se proposa jamais de rien prouver. Sa foi, qu'il ne songeait pas à répandre, n'était ni compliquée ni abstraite. Il adorait la beauté, la richesse et le plaisir, et mettait le dernier dans la conquête et la possession des deux autres. Avec cela il n'est pas sûr qu'il ne crût pas un peu au magnétisme, aux spiritisme, aux tables tournantes et parlantes et à la métempsychose ; mais ce n'est pas notre affaire, et nous n'avons pas à disputer de la foi de personne. Croire en Dieu paraît d'âme inférieure. Croire aux esprits frappeurs et au transvasement des âmes est peut-être moins bourgeois et plus raffiné.

*
* *

L'œuvre en prose de Théophile Gautier comprend des romans, des nouvelles, des voyages et des critiques d'art.

Après un écrit satirique (*les Jeunes France*) où Théophile Gautier semblait se moquer de lui-même et de ses amis, planètes tapageuses qui, depuis quatre ou cinq ans, tournaient autour du soleil du Romantisme, Théophile Gautier donna son premier roman, *Mademoiselle de Maupin*. S'il y a de mauvaises mœurs et de mauvais livres, celui-là en est un, — en dépit de maintes descriptions fraîches ou étincelantes. — *Mademoiselle de Maupin* est la fantaisie d'une imagination débauchée que le dédain du vulgaire a jeté dans l'innommable. Le partenaire de la *demoiselle*, d'Albert est proche parent de l'*Albertus*. Il a ses dégoûts, ses ennuis de désœuvré. Mais Albertus enseignait que le plaisir n'est que mensonge, et pour d'Albert la volupté est la seule chose qui donne quelque prix à la vie. Il s'est fait un idéal de chair et d'assouvissement au-delà duquel il ne voit, ne souhaite et ne rêve rien.

Il n'y a pas un mot grossier ni malsonnant dans ce roman, mais nombre de situations et de peintures d'une licence au-delà de laquelle on ne saurait aller. Les saletés crues et brutales sont moins dangereuses et moins troublantes. Théophile Gautier, dans une préface qui est une boutade contre les vieilles maximes du sens commun et de la morale, avait devancé les critiques et les protestations de l'honnêteté et du bon goût. C'était une façon d'appuyer sa gageure contre ce qu'on appelait alors comme aujourd'hui : vertu. La vertu est fort banale. Mais le vice est-il plus neuf ! On pouvait dire à Gautier que le vice, le vice si bien caressé, si bien choyé, si chaudement peint ou si clairement indiqué dans certains coins de son livre est si vieux, qu'il est renouvelé des Grecs.

Nous venons trop tard pour faire la grosse voix après ce livre malsain. Il est immoral, et, ce qui pour plusieurs est pire, il est bête. Un jeune débauché à la recherche d'un type féminin dont il veut faire un plat pour sa gourmandise, est un personnage de petit intérêt. Quant à la demoiselle qui passe quatre actes sur cinq en homme, et le cinquième se trouve être tour à tour femme et homme, c'est une effrontée drôlesse qui n'excite pas l'ombre de sympathie. *Mademoiselle de Maupin*, malgré l'éclat et les grâces du style, ne peut être considérée comme une œuvre d'art. Celui qui a écrit ce roman a sali sa plume sans honorer les lettres. L'Académie française a senti cela quand elle a laissé Théophile Gautier faire pénitence à sa porte.

Après *Mlle de Maupin*, qui est un dévergondage de fantaisie libertine et une orgie d'imagination surexcitée, le plus important roman qu'ait écrit Théophile Gautier est le *Capitaine Fracasse*. C'était un livre annoncé depuis vingt-cinq ans et pour lequel la réclame avait épuisé ses tambours et ses sonnettes. Il a eu un grand succès et ses neuf éditions en font foi. On dit que c'est un chef-d'œuvre et que tous les personnages de ce récit sont des types accomplis. Nous le voulons bien. Mais en vérité ce chef-d'œuvre ne vaut que par le décor. C'est un pastiche, comme les *Contes drôlatiques* de Balzac. La scène se passe au temps de Louis XIII. Ce sont les aventures d'un pauvre baron de la Gascogne, ruiné et pelé comme son manoir, qui s'engage à la suite d'une troupe ambulante de comédiens par amour d'une ingénue qui se trouve être à la fin la fille d'un prince, et qu'il épouse fort correctement après qu'ele a retrouvé sa famille et son frère qui la poursuivait d'un amour sans scrupule. On dit que Théophile Gautier a fait là une merveille d'archéologie, qu'il s'est mis dans la peau des contemporains de Louis XIII et a su parler leur langue à s'y méprendre. Nous y avons vu le français du commencement du dix-septième siècle mêlé à la langue infiniment plus moderne de Théophile Gautier, de la même manière à peu près que la Seine et la Marne sont confondues après s'être réunies, conservant chacune la couleur de leurs eaux. Mais le détail extérieur et le cadre de la fiction est traité de main de maître. Les descriptions sont exécutées avec un soin et un fini merveilleux. Les amateurs du genre peuvent se satisfaire. Description du pauvre et piteux château de Sigognac, description de l'unique et pauvre serviteur dudit château, description du non moins pauvre maître, description de l'aubergiste du Soleil-Bleu, description des comédiens et comédiennes, d'un bandit et d'une petite bohémienne, description de spadassins, description d'hommes et de bêtes, de jeunes, de vieux et de vieilles, description de maisons, de collines, de vallées, de sites variées par le soleil, la pluie, la neige, l'éclat du jour et l'ombre de la nuit. Tout cela est excellent, enlevé d'une plume vivante, d'un trait sûr qui parcourt, montre, éclaire le visible et l'invisible. Mais, après cela, nous sera-t-il permis de dire que le roman est absurde, que la fable est absolument invraisemblable, que le plus grand nombre des personnages sont des pantins, qu'il y a plus de variété et de naturel dans les *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, plus de vérité dans le *Roman Comique*, qu'enfin ce prétendu tour de force d'archéologie littéraire et romanesque laisse le lecteur très-froid.

*
* *

En relisant dernièrement le *Capitaine Fracasse* et quelques-unes des nouvelles de Théophile Gautier, *Fortunio*, *Avatar*, la *Chaîne d'or*, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer que ces beaux esprits qui, dans les premières années du second quart de ce siècle, sont venus revendiquer si bruyamment l'affranchissement de l'art et les droits de la nature et de la vérité, sont justement ceux qui ont pris le plus de liberté avec l'une et l'autre. Où est la vérité du théâtre de Victor Hugo ? Ses drames sont une vraie parodie de la nature et le triomphe de la convention et du parti-pris artificiel. Et *Mademoiselle de Maupin*, est-ce la nature ? — Tout au plus en est-ce une anomalie maladive. Et le *Capitaine Fracasse*, et toutes les nouvelles de Gautier, ce sont des prodiges d'invraisemblance, des coups de fantaisie, des rêves de mangeurs de hatschich des contes des *Mille et une Nuits* transportés sous notre tiède soleil d'Europe. Le prestige du style peut piper un instant le lecteur. Mais quand, au sortir de ce bain d'images et de cet éblouissement de métaphores, la tête libre enfin et de sens rassis, on se demande ce que vaut la littérature d'imagination de Théophile Gautier, on est obligé de reconnaître que ce qu'il y a de plus distingué, c'est le cadre et l'enluminure, que les observations sont superficielles, les situations et les sentiments artificiels ou risqués, et que l'élégance raffinée de la forme est insuffisante à voiler la grossièreté ou le néant du fonds.

Ce qu'il y a de plus remarquable et d'uniquement remarquable dans les œuvres en prose de Théophile Gautier, ce sont ses voyages. A diverses époques, et près de dix ans après avoir renoncé à la peinture, il visita les pays du soleil : l'Espagne, l'Italie, l'Orient, et, pour contraste, la Russie. Il n'avait plus le souci d'inventer ; il jouissait du fécond plaisir de voir, de sentir, et puis d'exprimer et de peindre ce qu'il avait vu et senti. C'est là que la variété et l'exubérance de son vocabulaire le servent à merveille. Nous ne lui connaissons pas de supérieur dans l'art de rendre et de montrer comme en un vivant tableau les scènes qu'il a eues sous les yeux, non-seulement les belles œuvres de l'art, les belles montagnes et les beaux sites, mais de faire, si l'on peut dire, toucher l'impalpable, l'éclat du jour, la transparence de l'air, la lumière et l'ombre. Nul ne sait mieux traduire les habitudes des choses et des personnes, les aspects et les accidents pittoresques de la nature et de la vie locale ! Il est très-exact, dit-on, et il est à la fois très-personnel. Les choses nous arrivent après avoir traversé son esprit. Mais aucun esprit n'était mieux doué pour saisir plus fortement ni pour exprimer avec plus d'éclat ce qu'il avait perçu. Il semble parfois à le lire qu'il ait découvert les lieux dont il parle, tant son impression est fraîche, tant il jouit ingénûment des spectacles qu'il reproduit. Il dut, en Espagne et à Constantinople, se reposer avec pleine félicité de l'étriqué, du mesquin et du convenu de notre vie à compartiments étroits. Il prit à pleins poumons possession de la nature lumineuse du Midi. En même temps, dans la contemplation des modèles de peinture, de sculpture que renferment les églises et les musées d'Espagne et d'Italie, il fortifia et aiguisa son goût de critique d'art.

*
* *

La critique d'art est, en effet, un côté de son multiple talent. Il l'a exercée d'une façon moins dogmatique peut-être que Gustave Planche, mais peut-être avec plus de largeur et de compréhension.

Faut-il parler maintenant de ses feuilletons de critique dramatique ? Ce serait oublier l'artiste pour l'homme de métier. Cette besogne fastidieuse de compte rendu des théâtres, Théophile Gautier la remplit longtemps à la *Presse*, si nous ne nous trompons, et puis au *Moniteur universel*. Il s'en acquittait avec une complaisance un peu banale et une plume de velours, ménageant les amours-propres, poli et plein d'égards et même agréable alors même qu'il avait à juger la médiocrité ou la platitude. Dans ce cas, il se souvenait parfois de Pindare et, suivant l'exemple du grand lyrique, il oubliait l'athlète ou le coureur du stade pour faire l'éloge de castor et de Pollux. Ces écoles buissonnières du feuilletonniste ne manquaient jamais quand il avait à rendre honneur au courage malheureux. Il ôtait son chapeau et parlait d'autre chose. On peut croire que c'est à Théophile Gautier que M. de Sacy fait allusion dans son *Discours préliminaire sur la marche et les progrès de la littérature en France* (1867), quand il écrit : « Voyez ce pauvre critique obligé de faire son métier hebdomadaire, et de parler d'une pièce où rien ne l'a ému. Que fera-t-il ? Qu'aura-t-il à dire ? Pendant qu'il cherche, un rayon de soleil brille dans sa fenêtre, une rose s'épanouit dans le jardin qu'il a sous les yeux ; un incident de la vie commune, un souvenir triste ou joyeux ouvre à son esprit l'horizon ; il a son idée, il la tient ; ô bonheur ! Vite sa plume et son encrier, le papillon s'envolerait. Et de sa bouche va sortir un fleuve de paroles aux mille couleurs qui déborderont dans ce feuilleton qu'il désespérait tout à l'heure de remplir. Et la pièce dont il s'agit de rendre compte, qu'en dira-t-il ? Il n'importe guère au critique qui l'a oubliée, et moins encore au public qui n'a pas envie de la revoir même en abrégé (1). »

Il faut savoir se borner et on ne peut parler de tout. Il serait pourtant injuste de ne pas signaler les *Tableaux du Siége*. Théophile Gautier, absent de Paris lors de nos désastres, revint s'y enfermer, assiégé volontaire, dès que la ville fut menacée. La critique dramatique chômait forcément. Nul, en face de la tragédie, dont nous étions les acteurs et les patients, ne songeait aux fictions du théâtre. Gautier écrivit, au gré de sa fantaisie, teintée de deuil, et selon l'inspiration des spectacles d'alors, ces pages d'un style plus sobre et d'accent plus triste, qu'on a réunies sous le nom de *Tableaux du Siége*. Elles font le plus grand honneur à l'esprit et au patriotisme de Gautier.

*
* *

Est-il besoin maintenant d'apprécier Théophile Gautier. Le comparer aux génies de premier ordre, c'est commettre une impertinence envers sa mémoire et l'écraser sous un hommage qu'il eut le premier répudié hautement. « Le génie seul, a-t-il dit lui-même, est éternel ; le talent est transitoire. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille dédaigner le talent, car il est encore assez rare pour qu'on en tienne compte. »

Théophile Gautier est un talent. Ses *Emaux et Camées*, ses *Voyages*, nombre de pages de ses *Nouvelles* et de ses *Tableaux du Siége* rendront témoignage à la critique future de la finesse, de l'abondance, de l'éclat de sa plume.

Ce fut un esprit riche et brillant, mais à qui manquèrent le lest précieux du sens commun et l'indispensable souci de la règle morale, un remarquable ouvrier de style, mais non pas même en cela un modèle. Il n'a, en effet, ni la grande simplicité, ni la sobriété forte, ni la mesure, ni l'élévation des hommes destinés à représenter leur siècle dans la postérité. Il a semé au hasard, à l'aventure et sans choix les fruits qu'il portait en lui, sans les garder assez longtemps pour leur laisser le temps de mûrir, et sans s'inquiéter de rien de plus que de leur écorce. Il s'est piqué de dédaigner les idées et les sentiments qui sont la saine et éternelle nourriture des hommes qui pensent. Nul assurément n'a possédé et manié si aisément le style décoratif. Mais ce style même a chez lui un tapage de couleurs qui fatigue comme une série interminable de tableaux fraîchement peints. La nature vivante et morte n'a pas de plis qu'il n'excelle à draper et à faire valoir artistement. Il fait palpiter la chair, rayonner le marbre et luire la lumière. Il met la vie, le mouvement et l'esprit dans les plus humbles choses. Il éblouit les yeux et enchante l'imagination. Mais le monde de l'âme humaine lui est inconnu et comme fermé. Serviteur et adorateur de la matière, amateur exquis de ses grâces fragiles et de ses délices passagères, il n'a jamais su faire parler les sentiments élevés. Il se meut trop haut ou trop bas dans la sphère des sens ou dans le domaine du merveilleux. S'il eût mis au service des idées nobles et de la beauté morale les trésors d'esprit et de verve qu'il a dépensés à célébrer les élégances, les fougues et les brutalités de la vie sensuelle, il se fût fait certainement une place qu'on ne peut lui donner, et au lieu de laisser le nom d'un habile virtuose, il eût pris rang parmi nos écrivains illustres.

Notre temps a inventé une nouvelle littérature, fort dédaigneuse de toutes les autres, c'est *la littérature d'art*, laquelle est indifférente aux choses, et exclusivement préoccupée de la forme et de l'expression. Théophile Gautier est un des maîtres distingués en ce genre que le siècle de Diderot n'a pas plus connu que celui de Bossuet.

MAÎTRE BLAZIUS.

(1) M. de Sacy, *Rapport sur les progrès de la littérature*. — Discours préliminaire, p. 17-18.

FAITS DIVERS

Variations atmosphériques du 11 novembre relevées, 22, boulevard Montmartre, chez HARWEILER :

A 7 h. du matin, 6° »/»» au-dessus de 0
A midi, 7° 4/10 au-dessus de 0
Baromètre : au dessous de variable.

— Une descente de police a été opérée dernièrement, rue Soufflot, dans un tripot dont les clients formaient l'aristocratie financière du quartier Latin.

Comme tous arrivaient de vacances, dit *Paris-Journal*, ils avaient de l'argent plein leurs poches, et l'on jouait fort gros jeu.

L'individu qui tenait le tripot, un ancien médecin du nom de D..., a été arrêté.

— Rue des Croisades, la jeune C..., âgée de cinq ans, fut abordée par une femme de vingt-cinq ans environ, qui l'embrassa, en lui offrant des dragées, et, sous prétexte de les examiner, lui retira ses boucles d'oreilles en corail montées en or. Quelques instants après, raconte le *National*, l'inconnue disparut, en disant à l'enfant qu'elle allait revenir lui en apporter de plus belles ; mais comme on le pense bien, on ne la revit plus. Ce ne fut que deux heures plus tard que la dame C... s'aperçut du vol dont son enfant avait été victime, et, sur sa plainte, une enquête a été immédiatement ouverte par le commissaire de police.

On a tout lieu de croire que la voleuse ne serait autre qu'une fille bien connue dans le quartier, et grâce aux renseignements recueillis sur son compte, on peut espérer qu'elle ne tardera pas à tomber entre les mains de la police.

— Il vient d'être célébré à la mairie du huitième arrondissement de Paris un mariage amené par des circonstances qui offrent un certain intérêt.

Le sieur B..., industriel, dont la fabrique est située dans l'une des communes suburbaines, a commencé par être un simple ouvrier, dans une petite ville des environs de Roubaix. Il y a quelques années, il recueillit la fille unique de son ancien patron, décédé à l'hospice après un désastre commercial qui avait englouti toute sa fortune.

M. B... traita la jeune personne comme sa propre fille ; il lui fit donner de l'éducation, et lorsqu'il la vit en âge d'être mariée, il lui annonça qu'il allait s'occuper de lui chercher un parti honorable, et qu'il lui constituerait une dot. Mais cette ouverture parut affecter péniblement la jeune fille. Pressée de questions, elle finit par déclarer à son bienfaiteur qu'il avait toutes ses affections, et qu'elle eût été heureuse de ne jamais le quitter.

On devine à quel dénoûment devait mener cette confidence. Bien que frisant la cinquantaine, M. B... n'a pas hésité à unir son sort à celui de sa protégée, qui compte à peine dix-neuf ans.

En l'honneur de son mariage, raconte le *XIXe Siècle*, le fabricant a disposé d'une somme assez forte pour retirer tous les objets que ses ouvriers avaient pu, dans un moment de gêne, déposer au Mont-de-Piété.

De son côté, la jeune mariée, non moins désireuses d'inaugurer par une bonne œuvre sa nouvelle condition, a fait habiller complétement à ses frais les ouvrières les moins aisées.

— Hier un grand incendie s'est déclaré à Londres dans les *City flour mills* (moulins à farine de la cité), Upper Tamise street, et a duré vingt-quatre heures. Les moulins ont été entièrement détruits. Les pertes sont évaluées à 2 millions et demi.

On croit qu'un pompier a péri dans les flammes ; il y a plusieurs blessés.

SPORT.

COURSES DE PORCHEFONTAINE.

Dimanche 10 novembre.

Le mauvais temps explique le peu d'empressement du public.

La *Grône* n'avait à lutter que contre un champ assez médiocre dans le prix de Châtillon pour qu'on pût prévoir sa victoire. *Blanche de Castille*, à M. Carter, était mauvaise, 2e, *Historian*, au comte de Juigné, 3e.

Absalon, à M. Lupin, a battu de peu *Enfant de Troupe*, à M. Delâtre, 2e ; et *Française*, à M. Carter, 3e, dans le prix d'Arcueil. 16 chevaux engagés, 11 partants.

Amiral, à M. Gibson, avait fait une assez belle course, dimanche dernier, pour qu'on pût mettre quelque espérance en lui dans le prix de l'Avenir (course à obstacles).

Nogent, à M. Hennessy, était second à deux longueurs ; *Dami*, au duc de Hamilton, troisième.

Le steeple-chase a été gagné par *Dora*, au duc Hamilton, précédant d'une grande distance *Contrebande*, à M. Maurice W., 2e ; *Porte-Monnaie*, à M. Forcinal, 3e, et deux autres chevaux.

Le prix de l'Agence Oller est échu à *Almenèches*, à M. Thorpe, battant facilement *Eolien*, à M. Kent, 2e, et *Tintellerie*, à M. Persent, 3e, 10 partants sur 15 inscrits.

Tasman s'est montré d'une qualité fort supérieure à *Antalo*, dans le pari particulier. Il faut du reste remarquer qu'*Antalo* venait de courir dans le prix de l'agence Oller.

Dimanche prochain, courses à la Marche.

CHRONIQUE AGRICOLE.

Nouvelles viticoles : Bordelais, Champagne, Bourgogne. — Procédé pour la fabrication du petit vin et du cidre de ménage. — Les inondations, les pluies et les semailles ; conseils pratiques sur les semences ; lessivage des semences. — L'agriculture et les engagements d'un an. — Le concasseur Smith et Grace.

Les vendanges des vins rouges sont terminées dans le Bordelais. Bien plus, les écoulages touchent à leur fin. La quantité n'a pas été ce qu'on en attendait. A part le Médoc, qui a été moins maltraité, il y a eu à peu près partout un sensible déficit qui place 1872 dans la catégorie des demi-récoltes. Par contre, la qualité paraît être meilleure qu'on ne l'avait espéré tout d'abord,

On termine les vendanges de blanc, dont les pluies ont activé la pourriture. La récolte des enrageats donne une quantité notablement plus considérable que l'année dernière.

En Auvergne, le rendement peut être considéré comme supérieur à celui de l'année dernière ; mais on remarque que la fermentation dans les cuves est plus difficile et plus lente ; c'est un signe évident de la faiblesse des raisins.

En Champagne, il vient d'être vendu environ :

1° 3,550,000 bouteilles des tirages 1872.
2° 425,000 bouteilles des tirages des années précédentes.
3° 3,700 pièces assemblées chez les spéculateurs.
4° 1,800 pièces de vins vieux qui restaient au vignoble.

Et enfin toute la récolte actuelle.

Nous ne croyons pas que semblable fièvre ait jamais atteint le commerce de vins de champagne.

Dimanche dernier, a eu lieu la vente annuelle des vins fins de l'hospice de Beaune. Outre les vins de la récolte de 1872, l'administration offrait une cuvée non vendue de Savigny 1869 ; l'offre la plus élevée a été de 500 fr. la queue ; la commission n'a pas adjugé.

Faute de grives, on mange des merles, dit le proverbe ; c'est-à-dire faute de bordeaux ou de bourgogne, on boit de la piquette. Le petit vin est la boisson générale des ménages dans les pays viticoles. On le prépare avec les marcs du vin et de l'eau.

Le marc, après la pression du moût fermenté, contient encore une notable partie des éléments du vin : alcool, sucre, éthers et eau. C'est avec ces éléments additionnés d'eau que se prépare le petit vin. Le meilleur procédé est celui qui réussit à assimiler l'eau à ces éléments, avec addition de matière sucrante que la cuvaison transformera en alcool.

Sans doute, le meilleur sucre pour cet usage serait le sucre de raisin ; mais ce sucre étant d'un prix trop élevé, on a recours au sucre ordinaire, ou, mieux, aux poudres blanches, qui coûtent environ 140 fr. les 100 kilos.

Pour obtenir du petit vin bien constitué, dit la *Gazette*, on verse 20 kilogrammes de cette poudre blanche dans 80 litres d'eau, de manière à former un hectolitre de liquide sucré, on le mêle au marc frais, et on le brasse soigneusement pour obtenir un mélange intime dans toute la masse. La fermentation commence presque immédiatement, surtout si l'on a eu soin d'élever l'eau à une température de 20 à 25 degrés au moment de l'introduction.

Dès que la fermentation tumultueuse s'apaise, on passe la masse liquide au pressoir. Malgré une pression énergique, le marc contient encore assez d'éléments vineux pour produire un second, et même un troisième petit vin.

Dans une année comme celle-ci où la récolte des pommiers est peu abondante, les habitants des campagnes compléteront facilement leur approvisionnement de boisson au moyen du cidre dit de ménage. Pour le fabriquer, on attend que les pommes soient bien mûres avant de cueillir et on les laisse *se ressuyer* pendant une quinzaine. Ensuite, broyez une première fois les pommes soit dans un pressoir spécial, soit au moyen d'un engrenage, de manière que la pulpe, sans être pulvérisée, soit au moins bien divisée. Puis, jetez le marc avec son jus dans une cuve qui contiendra une égale quantité d'eau de bonne qualité, bien potable. Laissez macérer vingt-quatre à trente-six heures ; alors vous tirerez le jus. Jetez de nouveau votre marc dans la cuve et ajoutez une nouvelle quantité d'eau que vous laisserez encore tremper un jour et demi. Exprimez le jus, et, si vous en avez la facilité, broyez de nouveau le marc que vous jetez encore dans le récipient avec telle quantité d'eau que vous jugerez convenable, de manière que vos pommes, bien écrasées, trempent à peu près quatre-vingts à quatre-vingt-seize heures dans les trois parties d'eau. Jetez ce jus dans le tonneau sur la bonde duquel vous mettez simplement une tuile ou un bout de planche. Bientôt la fermentation se déclarera, et la lie dégorgera d'autant mieux que vous aurez soin de faire le plein de jour en jour avec de l'eau.

On croyait être délivré des inondations, mais voici que les contrées baignées par le Rhône, la Saône et leurs affluents ont subi les conséquences des dernières grandes pluies. Cependant les récoltes d'automne détruites par l'inondation ne sont guère que les sarrasins et les dernières coupes de luzerne.

Ces pluies ont retardé dans plusieurs contrées l'ensemencement des terres. Ce fâcheux retard nous fournit l'occasion de rappeler, sur les semailles, les conseils de la pratique. Le principe du renouvellement fréquent de la semence étant admis, il faut, en règle générale, prendre la semence dans une contrée qui soit au nord de celle où l'on cultive, et s'assurer que le blé a été récolté en état de parfaite maturité. A mérite égal, on doit choisir les variétés les plus rustiques, les plus susceptibles de supporter les changements subits des grands froids aux dégels.

Dans une récente réunion de la Société d'agriculture du Pas-de-Calais, un éminent cultivateur bien connu dans le pays, M. Pilat, recommande de semer les grains les plus gros ; la germination en est plus facile ; la tige, acquérant plus de vigueur, est moins exposée à la verse, et le produit est de meilleure qualité. C'est ce qui se pratique en Angleterre. On enlève, au moment de la récolte, les extrémités de l'épi, pour recueillir seulement les grains du milieu qui sont supérieurs en poids et en volume ; on arrive ainsi à améliorer beaucoup les espèces.

On recommande aussi le procédé du lessivage du blé de semence, prénonisé depuis si longtemps, et dont l'efficacité contre l'affection charbonneuse paraît évidente. Un grand cultivateur pratique ainsi ce procédé :

Une sorte de petite cuve ou cuveau est amenée dans un endroit libre du grenier, dans laquelle, après avoir versé un hectolitre d'eau, on met infuser deux livres de vitriol bleu et quatre livres de sel de cuisine. Vingt-quatre heures après, les deux sels sont parfaitement dissous, et, le mélange étant bien remué préalablement, on met immerger telle quantité de blé que l'on voudra, un hectolitre par exemple, pourvu que le liquide surmonte de quelques pouces le grain pour faciliter le dégagement des non-valeurs et autres impuretés échappées au criblage et qu'il faut enfouir quelque part à l'abri des atteintes de la volaille, qu'elles empoisonneraient. — L'immersion doit durer une heure et demie au moins, après quoi on amoncelle le grain sur l'un des côtés du cuveau d'où, à l'aide d'une grande écumoire, on le fait passer, pour qu'il s'égoutte, dans un sac de grosse toile suspendu au plafond.

Aussitôt l'opération terminée, le sac est vidé sur le plancher, on donne un coup de râteau pour activer l'évaporation, et trois ou quatre heures après, on peut jeter le grain en terre, mais il n'y a pas d'inconvénient à attendre quarante-huit heures et plus.

Terminons en signalant un instrument qui a obtenu le premier prix au concours régional du Mans. Nous voulons parler du concasseur de MM. Smith et Grace. Dans cet instrument, les graines, pois, feveroles ou maïs sont réduites en morceaux ou en farine grossière par deux cylindres cannelés. Le plus petit modèle, à une manivelle, coûte 105 francs ; un autre modèle, à deux manivelles, vaut 130 francs ; le plus grand, avec poulie de communication, se vend 240 francs. On trouve cet instrument chez M. Huet, avenue Montaigne, à Paris.

—

Voici le prix moyen des céréales, par quintal, dans les neuf régions agricoles de France :

RÉGIONS.	PRIX MOYEN PAR QUINTAL.			
	Blé.	Seigle.	Orge.	Avoine.
Nord-Ouest	27.54	17.83	17.75	15.95
Nord	27.65	16.23	17.86	16.24
Nord-Est	30.02	18.67	18.30	16.51
Ouest	26.18	16.78	18.03	15.25
Centre	25.12	16.43	16.14	15.44
Est	29.24	17.99	17.90	15.69
Sud-Ouest	28.24	19.00	17.81	19.31
Sud	27.74	18.47	16.43	18.33
Sud-Est	30.38	18.24	17.06	18.70
Prix moyens :	28.01	17.79	17.48	16.82
Sur la huitaine précédente : hausse	0.03	»	0.16	0.03
Sur la huitaine précédente : baisse	0.»»	0.01	»	»

La recoloration des cheveux rendus à leur nuance et à leur conservation sans teinture malfaisante et par les procédés de l'hygiène et de la science, voilà ce qui a mérité les jolis noms d'Eau des Fées et de Pommade Féérique aux produits merveilleux que l'on trouve chez Sarah Félix, cette bonne fée de la société élégante, et dont le monde littéraire a gardé un si bon souvenir ; son nom attaché à un tel produit est la preuve irrécusable de sa supériorité et du succès qu'il obtient.

L'entrepôt général, 43, rue Richer, Paris.

PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, PARIS.

VELOUTINE FAY, 9, rue de la Paix.

Bourse commerciale de Paris du 11 novembre
(COURS DE MIDI.)

FARINES

	Huit marques.	Supérieures
Disponible	68 75	67 50
Novembre	68 75	67 50
Décembre	68 25	66 50
Quatre premiers	67 50	65 50

Le tout par sac de 157 kilogr net.

ALCOOLS

Disponible	58 50	Novembre	58 50
Quatre premiers	59 00	Décembre	58 00

HUILES

	Colzas.	Lins.
Disponible	97 00	101 50
Novembre	97 00	98 75
Décembre	97 50	98 50
Quatre premiers	98 50	98 00

Le tout par 100 kilogr.

SUCRES

Bruts 88 degrés, disponible	62 25 à 00 00
Blanc en poudre, type n° 3	72 25 à 00 00
Raffinés, suivant qualité	160 00 à 00 00

Le tout par 100 kilogr.

Le Gérant : GUSTAVE ALLARD.

TRIBUNAL DE COMMERCE

AVIS. — MM. les créanciers qui n'auraient pas reçu d'avis sont priés de faire connaître leur adresse au Greffe, bureau n° 8.

Les créanciers peuvent prendre gratuitement, au Tribunal, communication de la comptabilité, les samedis, de dix à quatre heures.

DÉCLARATIONS DE FAILLITES

Du 8 novembre 1872.

Du sieur Lapierre, négociant, demeurant à Paris, rue de Bagnolet, 73.
Nomme M. Lanquetin, juge-commissaire, et M. Pinet, rue de Savoie, 6, syndic provisoire.

Du sieur Pigalle, consignataire de marchandises, demeurant à Paris, rue Sainte-Anne, 57.
Nomme M. Hennecart, juge-commissaire, et M. Sarazin, rue de Rivoli, 39, syndic provisoire.

Du sieur Pallier (Martin), marchand de vin, rue Grange-aux-Belles, 23.
Nomme M. Deshayes, juge-commissaire, et M. Prodhomme, rue des Déchargeurs, 11, syndic provisoire.

Du sieur Pesty (François), voiturier, demeurant à Pantin, rue des Prés-Saint-Gervais, 53, ci-devant, et actuellement à Paris, rue de Torcy, 29.
Nomme M. Hennecart, juge-commissaire, et M. Pluzanski, rue Monge, 16, syndic provisoire.

Du sieur D. Riboulot fils, entrepreneur, demeurant à Paris, rue de Montreuil, 92.
Nomme M. Hennecart, juge-commissaire, et M. Battarel, rue de Bondy, 7, syndic provisoire.

De la demoiselle Blés (Palmyre) couturière, demeurant à Paris, ci-devant rue Fontaine-Saint-Georges, 1, et actuellement rue de Douai, 3.
Nomme M. Hennecart, juge-commissaire, et M. Legriel, rue de Rivoli, 13, syndic provisoire.

Du sieur Cornil, marchand de grains et farines, demeurant à Paris, rue Jean-Jacques-Rousseau, 19.
Nomme M. Lanquetin, juge-commissaire, et M. Dufay, rue Laffitte, 43, syndic provisoire.

APPARTEMENT à louer présentement, composé d'une antichambre, salon, salle à manger, deux chambres à coucher, trois cabinets, dont un éclairé, lieux à l'anglaise, vaste balcon, chambre de domestique cuisine et cave. Prix : 1,000 francs. Rue Germain-Pilon, 6. *S'adresser au concierge.*

POMMADE TANNIQUE recommandée par les médecins pour rendre aux CHEVEUX BLANCS leur couleur primitive (broch^re p^r) Paris FILLIOL et ANDOQUE, 49, r. Vivienne

EN VENTE
chez tous les libraires :
LE
CALENDRIER MANUEL
DU CAPITALISTE
PUBLIÉ PAR
LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
Prix : 2 francs.
Indiquant la date et le chiffre du revenu, le taux d'émission et l'époque du remboursement des Valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées. — Noti ce sur chaque Valeur à lots.
LISTES DES LOTS NON RECLAMÉS
Dépôt central à PARIS :
A l'imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus,
et au Moniteur des Tirages financiers,
104, *rue Richelieu*, 104.